

Introduction à la linguistique contrastive

La linguistique contrastive est considérée comme une branche de la linguistique appliquée, qui travaille sur la comparaison des micro-systèmes de deux (ou éventuellement de plusieurs) langues afin de faciliter leur enseignement et leur apprentissage. Le présent ouvrage, contrairement à ce qui est reconnu comme appartenant à la linguistique contrastive, ne touche pas aux problèmes didactiques. C'est une approche purement linguistique destinée à démontrer que toutes les langues ne font pas comme le français. Une autre différence est que l'on ne confrontera pas deux langues, mais, pour chaque phénomène abordé, on fera le point sur la solution qu'utilise le français et on étudiera le même problème dans une autre langue (ou dans quelques-unes).

1. La linguistique contrastive parmi les autres disciplines

Avant de commencer à travailler, nous définirons d'une manière très simple notre discipline, pour la placer ensuite dans une perspective plus large. Dans un premier temps nous pouvons dire que la linguistique contrastive (désormais LC) est « *une branche de la linguistique appliquée dont l'objectif est la comparaison des systèmes linguistiques de deux ou de plusieurs langues afin de faciliter leur enseignement et leur apprentissage* ». L'essentiel de la définition réside dans la notion de « comparaison ». Il existe plusieurs disciplines linguistiques qui comparent les langues. Dans ce qui suit, nous allons brièvement présenter ces disciplines, ce qui nous permettra de mieux identifier la LC.

1.1. Linguistique comparée historique

C'est une branche classique de la linguistique, qui propose une approche diachronique. La linguistique ou avec le terme plus courant la « grammaire comparée » remonte au 19^e siècle. Elle confronte le plus souvent des mots, mais aussi des structures grammaticales de deux ou de plusieurs langues. On pose l'hypothèse que les mots (ou éléments) comparés qui se ressemblent (p. ex. anglais *mother*, allemand *Mutter*, ou bien français *fait*, roumain *fapt*, italien *fatto*) remontent à une forme unique qui a évolué de deux ou de plusieurs manières différentes. Cet héritage commun peut être démontré en faisant intervenir les lois phonétiques qui se manifestent en correspondances régulières. Par exemple, le latin *-ct-* de *factum* se transforme en *-ait* en français, en *-pt* en roumain et en *-tt* en italien, et non seulement dans ce mot *factu*>*fait*, etc. mais aussi en *lacte*>*lait*. Le résultat des recherches comparatives permet d'établir les liens parenté entre les langues et de les regrouper en « familles de langues ». On peut profiter de ces résultats dans les analyses contrastives: en principe, entre deux langues appartenant à la même famille génétique on peut s'attendre à plus de ressemblances qu'entre deux langues sans aucune parenté.

1. 2. La typologie des langues

C'est une discipline qui est en relation étroite avec la LC comme nous allons le démontrer dans ce qui suit. La typologie des langues se propose d'étudier les langues du monde dans leur ensemble, pour mettre en évidence les propriétés du langage humain, à savoir les traits universaux et les ressemblances qui peuvent être regroupés en types. La première différence fondamentale entre typologie et LC est que la typologie s'intéresse, par le biais d'échantillons représentatifs, à toutes les langues du monde, alors que la LC confronte deux langues ou quelques-unes selon le choix du linguiste. L'autre différence est que la LC est considérée comme une discipline de linguistique appliquée, c'est-à-dire que ses résultats sont censés soutenir directement la didactique des langues, alors que la typologie, par sa plus grande envergure, peut être rapprochée à la linguistique dite générale.

2. La linguistique contrastive dans son évolution

2.1. Les premières approches

Les origines remontent aux années 1950, aux Etats-Unis. Deux ouvrages peuvent être mentionnés, celui de Weinreich (1953) sur le contact des langues et celui de Lado (1957) qui est considéré comme l'ouvrage fondateur de la discipline. Ce dernier propose une approche complète, non seulement aux problèmes grammaticaux, mais il traite des phénomènes de lexique et de phonétique aussi, le tout placé dans une approche à la confrontation des cultures.

En ce qui concerne la méthode contrastive, il a été observé dans des groupes qui apprenaient l'anglais (L2), que les apprenants qui ont des langues maternelles (L1) différentes, ont de différents problèmes dans l'apprentissage de la L2. La langue maternelle exerce une influence qu'on appelle « le transfert négatif » sur l'apprentissage de la langue étrangère. Le phénomène est aussi appelé « interférence »: un trait de L1 apparaît dans L2, ou un trait de la langue « source » fait son apparition dans la langue « cible ». Il est simple de reconnaître un accent spécifique ou un type d'erreur qui caractérise le parler des locuteurs d'une L1 identique. Par exemple, les locuteurs dont la langue maternelle ne dispose pas de voyelles nasales peuvent connaître des difficultés en apprenant le français ou le portugais, les locuteurs qui prononcent un R roulé (hungarophones, entre autres) apprennent plus difficilement le r uvulaire du français; ceux dont la langue ignore les genres grammaticaux commettent des erreurs d'accord, et ainsi de suite, on pourrait multiplier les exemples.

On a donc supposé qu'une comparaison détaillée des deux langues concernées peut révéler les difficultés que les apprenants de L1 vont avoir au cours de l'apprentissage de L2: c'est-à-dire que l'on tentait de prédire les fautes que commettront les apprenants. On a supposé que les plus grosses difficultés se présenteront là où les différences sont les plus grandes.

2.2. Les critiques

Cette première approche a suscité des critiques. On s'est rapidement aperçu d'un problème qui n'est même pas résolu jusqu'à nos jours, malgré les efforts constants des typologues, et c'est la comparabilité des catégories linguistiques. Toutes les langues ne peuvent pas être décrites à l'aide de la terminologie et des concepts qui ont été élaborés à partir des langues indo-européennes. Même au sein des langues indo-européennes, toutes les langues ne se prêtent pas à une description grammaticale qui emprunte le système des grammaires du latin. Rappelons qu'il n'y a pas très longtemps encore, dans les grammaires françaises destinées aux étrangers, on avait présenté des tableaux de déclinaison du nom où figurait «datif» pour *au père* et «génitif» pour *du père*, alors qu'en français il ne s'agit pas d'une variation morphologique du nom qui justifierait ce traitement¹. Pour rester au problème des cas, les six cas du latin sont insuffisants pour décrire le système casuel de langues qui en connaissant beaucoup plus, soit 18 en hongrois: il fallait inventer des termes (*latif-elatif-illatif*, etc.). Et même lorsque quelques parallélismes formels se présentent, il n'est pas possible de comparer directement le « present perfect » anglais et le « passé composé » du français. Ces problèmes sont encore plus graves lorsqu'il s'agit de langues dont le système est tellement différent de celui des langues indo-européennes que même les notions les plus banales doivent être réévaluées. Tel est le cas du sujet. Dans les langues qui nous sont plutôt familières, le sujet d'un verbe transitif et d'un verbe intransitif sont traités de manière identique et il s'oppose à l'objet. Dans d'autres langues (basque, langues du Caucase), un traitement morphologique identique se présente pour le sujet de l'intransitif et de l'objet.

La deuxième objection portait sur la valeur prédictive des analyses contrastives. En effet, il a été observé que toutes les erreurs ne sont pas dues à l'interférence et que les difficultés ne se présentent pas là où les différences sont les plus grandes. Voici l'une des mes propres expériences. La langue hongroise présente une double conjugaison du verbe selon le caractère défini ou indéfini du verbe: Dans un énoncé qui correspond à *j'écris une lettre* la forme du verbe est différente par rapport à *j'écris la lettre*. J'ai consulté un grand nombre de copies d'étudiants du hongrois qui avaient comme langue maternelle une langue romane où cette double conjugaison n'existe pas. Je m'attendais à y rencontrer beaucoup d'erreurs. Or, ce n'était pas le cas, puisque les contextes du défini et de l'indéfini peuvent être cernés facilement, leur description figure dans toutes les grammaires hongroises destinées aux étrangers, il s'agit donc simplement de quelques règles qu'il faut apprendre et maîtriser.

Finalement, ces analyses contrastives précoces insistaient fondamentalement sur les différences, mais les similitudes ont été négligées, bien qu'elles soient tout aussi importantes dans les comparaisons. Notons que certains linguistes distinguent l'approche « contrastive » qui met l'accent sur les différences et « confrontative » qui inclut différences et ressemblances en même temps.

¹ Quant aux valeurs, pourtant comparables, voir le chapitre 6.

2.3. Les développements

Dans les années 70, surtout en Europe, la LC connut un nouvel essor. Toutes les nouvelles théories ont été utilisées dans les analyses de micro-systèmes. Les langues de grande diffusion, comme l'anglais, le français, l'allemand, l'italien ont été confrontées entre elles, et aussi chacune avec les langues comme le hongrois ou le polonais dont les locuteurs apprennent plusieurs de ces langues pendant leur scolarisation. La différence de ces travaux par rapport à ceux des années 50 consiste à l'abandon des prévisions. Il s'agit de descriptions parallèles dont les résultats peuvent être mis en application dans l'enseignement.

Un développement intéressant de la LC est la pragmatique contrastive². En effet, il ne s'agit pas seulement de description de telle ou telle langue, mais de rendre compte aussi de l'usage de tel ou tel élément, d'expliquer sa valeur dans le contexte. Pour illustrer ce problème, nous pouvons nous référer au problème des « énoncés liés »³. Chacun sait qu'une simple traduction d'un énoncé anglais « How do you do? » ne permet pas de saisir sa valeur communicative.

3. Typologie versus linguistique contrastive

Vous pouvez observer de ce qui vient d'être dit que la LC, malgré les imperfections de son appareil scientifique, a gardé son importance dans la linguistique appliquée, surtout lorsqu'il s'agit de descriptions de micro-systèmes. Toutefois, ces derniers temps, cette approche n'est pas particulièrement répandue. Dans un des manuels qui est destiné entre autres aux étudiants de FLE⁴, la LC reçoit une critique trop sévère: « les comparaisons qu'elle entreprend sont arbitraires du point de vue de la recherche fondamentale: il n'y a pas en effet de raison scientifique particulière de comparer le thaï et l'anglais ou le français et le wolof, sinon pour mieux enseigner (...) ». En tant que typologue, je ne partage pas cette opinion. Tous les linguistes qui s'intéressent à la diversité des langues n'ont pas accès aux grandes bases de données informatisées qui pourraient fournir un échantillon des langues du monde. En revanche, toute contribution, même la plus modeste, celle qui porte sur un micro-système de deux langues, est essentielle pour l'enrichissement de nos connaissances sur les langues et, par conséquent, sur le langage. Et c'est le point où les études partielles de la LC contribuent à la typologie des langues.

Dans le même courant d'idées et comme par opposition à la conception dévalorisante de la LC, Bernard Pottier⁵ dit qu'elle « a d'abord un intérêt théorique. Les parallèles établis entre divers systèmes linguistiques sont fructueux. La diversité des faits n'étant pas infinie, il est possible de dresser des grilles maximales dans chaque domaine spécifique et d'y inscrire les réalisations de chacune des langues. » Comme exemple de phonétique il présente les variations de réalisation du son /P/ qui, globalement, peut être soit occlusive, soit aspirée, soit glottale. Sur les trois possibilités, le français n'exploite qu'une, la première, l'anglais connaît un /p'/ aspiré, alors que le quechua exploite les trois possibilités, il connaît trois variantes du /p/.

² Lakoff

³ Fónagy

⁴ Coste-Galisson 1988 :126

⁵ 1973

4. A propos de la comparabilité et de la diversité des langues

Dans le monde, il existe de 4000 à 6000 langues individuelles. Qu'est-ce qui permet de supposer qu'une comparaison est possible? Tout énoncé d'une langue humaine peut être traduit dans une autre langue, puisque le monde qui nous entoure, la « réalité extralinguistique » est commune à tous. Ce qui est différent, c'est le découpage que les langues particulières en font. Tout le monde se souvient de l'exemple que Saussure utilise pour réfuter la conception de la langue comme une nomenclature: au mot français *mouton* correspondent deux mots anglais, *mutton* et *sheep*, puisque les langues ne font pas les mêmes concepts. Dans le signe linguistique, selon le système de Saussure, « concept » s'oppose à « image acoustique », de même que « Signifié » s'oppose à « Signifiant ».

La conception de signe de Bernard Pottier nous permet de mieux approcher d'un point de méthodologie important de la LC. Selon Pottier⁶ le Signifiant peut être décomposé en *Sa* (signifiant) phonique et graphique, le Signifié en « forme »: à savoir en classes syntaxiques (*Sy*) et en « substance sémantique » (*Sé*).⁷ Ce qui est essentiel dans la comparaison, c'est cette composante sémantique. En effet, entre le référent et le choix du signe, réside le processus de *conceptualisation* ce qui est le point de départ de l'analyse contrastive. Nous ne comparons pas les signes, mais la conceptualisation. La linguistique contrastive adopte une approche dite « onomasiologique » qui va du conceptuel aux signes. Ceci s'oppose à l'approche « sémasiologique » qui prend comme point de départ le signe pour arriver au conceptuel. Prenons un exemple du français. Si quelqu'un essaie de trouver les correspondants d'un signe linguistique tel que l'« article partitif » du français dans d'autres langues, il risque d'être déçu. A part l'italien (et quelques exemples de l'occitan), les langues ne disposent pas d'un tel moyen. Dans les traductions, par exemple en anglais, en espagnol ou en hongrois, soit on dit qu'il n'y a rien qui corresponde, soit on accepte qu'il s'agit d'un morphème zéro. La comparaison n'a donc pas abouti. En revanche, si on tente de saisir le concept qui apparaît dans ce signe, notamment « quantité indéfinie d'une substance non-dénombrable », il est possible de dire que le mot *some* de l'anglais exprime ce concept dans *I had/took some coffee*, ou le morphème zéro dans l'énoncé hongrois *Kávét ittam* correspond à ce qui est exprimé en français par l'article partitif dans *J'ai bu du café*, et ce sans qu'aucun de ces éléments puisse être considéré comme un article partitif.

5. Différences dans le découpage du monde: exemples au niveau du lexique

Le fait que les langues ne font pas le même découpage de la réalité extérieure peut être illustré par le lexique.

⁶ 1992 :46

⁷ Il s'agit du problème des Signifiés comme *sage*, *sagesse*, *sagement*, lorsque la substance sémantique est identique, mais les classes syntaxiques sont différentes, le premier étant un adjectif, le second un nom et le troisième un adverbe.

5.1. « arbre »

Le premier exemple qui est toujours est la conceptualisation différente de *arbre*, *bois*, etc. On peut proposer des « zones de désignation » différentes:

1. arbre (plante vivante),
2. matériau de chauffage (tronc coupé)
3. matériau de construction;
4. étendue réduite d'arbres;
5. vaste étendue d'arbres.

	français	italien	allemand	hongrois	danois	
1	arbre	albero	Baum	fa	trae	
2	bois	legno	Holz		liget	skov
3		bosco				
4						
5	forêt	foresta	Wald	erdő		

Déjà, la présentation graphique montre les différences dans le « découpage ». Vous pouvez continuer l'étude en introduisant d'autres langues dans le tableau.

5.2. Les couleurs

Depuis le début, dans les études de la linguistique générale⁸ et aussi dans les études translinguistiques, il y a un autre domaine qui a suscité beaucoup d'intérêt, celui des couleurs. C'est un champ naturellement délimité que les locuteurs de telle ou telle langue perçoivent différemment : chaque langue a une gamme de mots qui découpe par exemple les couleurs d'un arc-en-ciel. La présentation des données sous forme de tableau présenterait moins d'intérêt que pour « arbre », nous allons simplement nous concentrer sur quelques différences bien connues.

Les dénominations des couleurs de l'arc-en-ciel en français sont au nombre de six. Selon Gleason⁹ la langue chona (parlée en Zambie) n'en connaît que quatre et le découpage est différent, tandis que dans une autre langue africaine, en bassa (parlé au Libéria), il n'existe que deux termes. Dans la bibliographie, vous trouverez des références sur les particularités que présentent des langues moins connues par nous. Dans ce qui suit, nous confronterons simplement les couleurs du français à quelques autres dénominations dans des langues que vous êtes censé rencontrer.

⁸ Robins, Gleason

⁹ Gleason 1969 :9

Lorsqu'on essaie de trouver les lexèmes correspondants dans d'autres langues, on observe des différences presque partout. Celle qui est le plus souvent citée concerne *bleu*. Beaucoup de langues envisagent en effet *bleu clair* et *bleu foncé* comme deux couleurs différentes. Ainsi, en russe nous avons deux lexèmes distincts, *goluboj* pour 'bleu clair, bleu du ciel' et *sinnij* pour 'bleu foncé'.

On peut encore considérer un deuxième exemple, déjà en dehors de l'arc-en-ciel, celui de *brun*. En hongrois, par exemple, c'est le même terme, *barna* que l'on utiliserait pour désigner la couleur d'une robe, d'une paire de chaussures, des cheveux ou des yeux de quelqu'un, alors qu'en français on dirait des *yeux marrons* ou *des cheveux châtain*s (la même distinction s'observe en espagnol et en catalan).

Quant aux cheveux, en français nous avons *cheveux roux*, mais une *robe rouge*, alors qu'en allemand on a dans les deux contextes *rot*.

Ces quelques exemples servent simplement d'illustration du problème, c'est à vous d'étudier la langue ou les langues qui vous intéressent.

5.3. Les liens de parenté

Un autre domaine où l'approche onomasiologique s'illustre de manière pertinente est celui de la parenté. Chaque langue rend compte des divers liens de parenté, dans chaque société humaine il y a des parents et des enfants, on vit avec les grands-parents et les petits-enfants, mais la dénomination des liens de parenté peut être différente selon certains paramètres dans une culture donnée¹⁰. Par exemple, dans une culture donnée on retient comme pertinent l'opposition des sexes, ou la hiérarchie des générations, etc. Un des exemples les plus souvent cités est la dénomination de la relation « frères et sœurs »¹¹. L'étude porte sur des lexèmes qui sont à disposition dans la langue donnée. La possibilité d'ajouter un deuxième lexème précisant s'il s'agit de frère cadet ou petit frère, , comme en français, n'est qu'une solution secondaire.

Dans ce qui suit, nous allons de nouveau travailler avec un tableau que vous pouvez compléter.

	français	malais	hongrois	allemand	grec moderne
M. +âgé	frère	sudara	báty	Bruder	adelfos
M. -âgé			öcs		
F. +âgé	sœur		nővér	Schwester	adelfi
F. -âgé			hug		
Fr+Sœur/Sg			testvér	Geschwister	aldefia
Fr+Sœur/Pl			testvérek		

¹⁰ Dubois et al.

¹¹ Baylon-Fabre

Module : Linguistique | 3^{ème} année

Chapitre II : la linguistique contrastive

Pour l'étude comparée des lexèmes, on prend en compte non seulement le côté sémantique, mais aussi le côté morphologique : telle langue ajoute un morphème pour exprimer un concept, tandis que telle autre utilise un lexème différent.

Soit les paramètres suivants (pour frère et sœur):

- I. distinction de sexe: a) lexème indépendant (hongrois) b) flexion (grec)
- II. distinction d'âge: a) lexème indépendant b) ajout de lexème signifiant *grand/petit, aîné/cadet* (français, anglais)
- III. existence de terme générique: a) lexème indépendant (hongrois, allemand) b) PL du masculin (espagnol, grec)
terme générique au SG et au PL(hongrois)

Le tableau suivant illustre les possibilités que les langues connaissent dans l'expression des différentes générations. Les chiffres signalent les générations, le signe ☺ l'individu même.

	français	hongrois	allemand
V		szépapa / szépanya	
IV		ükapa / ükanya	
III	arrière grand-père/mère	dédapa / dedanya	Urgrossvater/Urgrossmutter
II	grand-père/grand-mère	nagyapa / nagyanya	Grossvater/Grossmutter
I	père / mère	apa / anya	Vater / Mutter
☺	fils / fille = enfant	fia / lánya = gyermek	Sohn / Tocher = Kind
1Sg	petit-fils/petite-fille	unoka	Enkel / Enkelin
1Pl	petits-enfants	unokák	Enkelkinder
2	arrière-petit-fils / fille	dédunoka	
3		ükunoka	
4			

Observations à continuer, selon les mêmes indications que pour le tableau précédent. En effet, à travers les langues on trouve assez fréquemment, comme en français et les deux autres langues du tableau, les lexèmes *petit – grand*, mais dans d'autres langues (russe) ce n'est pas le cas.